

Sainte-Aulde ¹, 2 août 1952

Pourquoi ai-je envie de commencer aujourd'hui ce récit ? Qu'ai-je à dire qui n'ait déjà été dit ? Et ce que j'ai à dire, mérite-t-il d'être écrit ? Je ne sais et j'en doute. Je pourrais terminer ce roman que j'ai en train. Je viens d'y jeter un coup d'œil. Je ne crois plus qu'il me soit nécessaire et c'est la seule justification que l'on ait à se livrer à ce travail absurde. Absurde, et, je le crains, sans écho.

Je suis lasse des romans, des miens comme de ceux des autres. À quoi bon ce truchement de personnages imaginaires, lorsque l'on n'écrit que pour se donner à soi-même un peu plus de solidité et d'existence, cette existence que l'on obtient dans la mesure où l'on existe dans la conscience d'autrui ?

Si je croyais en Dieu, je me contenterais, sans doute, du dialogue avec lui, des comptes rendus que je pourrais lui faire de mes actes, seule à seul. La certitude d'exister dans la conscience de Dieu suffirait sans doute à me combler. Il n'y aurait pas de silence, puisque je

1. Village en Seine-et-Marne (entre Meaux et Château-Thierry). Édith Thomas y passe la plupart de ses étés, dans la maison qui appartient à la famille de sa mère depuis 1870.

pourrais du moins lui parler. Mais je suis d'un temps qui ne croit plus guère en Dieu. Il m'a donc fallu chercher d'autres hypothèses, d'autres lignes de conduite que celles qui menaient à lui. Je ne me consolerais jamais d'avoir perdu l'illusion de Dieu et cette épaisseur qu'il prêtait à toutes choses et à moi-même.

Puisque je ne peux plus avoir recours à cette réalité illusoire, il me faut en chercher une autre, toute humaine, l'affirmation de mon existence dans d'autres consciences semblables à la mienne, parce qu'elles appartiennent au même temps.

Je commence donc aujourd'hui ce récit pour m'expliquer et me justifier à tes yeux et aux miens, pour que tu saches qui je suis et pour que tu m'aimes, malgré tout, car j'ai besoin d'être aimée telle qu'en moi-même et non par des subterfuges ou sous des apparences. Et puisque je ne puis plus exister en Dieu, pour que je puisse du moins exister en toi.

C'est donc une entreprise très importante pour moi, et je ne sais si j'aurai le temps, ou le courage, ou le talent, de la mener à bien. Je n'ai pas de plan préconçu et je veux seulement te parler comme si tu étais là et que tu puisses vraiment m'entendre. Mais je sais bien aussi, au départ, que l'on n'est jamais complètement entendue et que les mots, même les plus simples, restent toujours approximatifs.

* * *

Je voudrais que tu montes avec moi au cimetière ; c'est une promenade à travers champs. Les fleurs et les herbes, cette année, sont si sèches que je n'ai trouvé dans le jardin que des branches de clématite. Mais la viorne est une plante sauvage qui fleurit en dépit de toutes les sécheresses. Ses fleurs blanches ont une odeur d'amande. J'y ai mêlé quelques brins de lavande qui

pousse dans ce jardin de Champagne ou de Brie comme dans les garrigues. Par sept marches, on monte du jardin au sentier des collines. Au-dessous, il y a le toit de l'église et quelques maisons, cachées en contrebas, parmi les arbres. Et par-dessus, la plaine et d'autres collines que je n'ai pas vues changer depuis quarante ans. Car j'ai quarante ans à présent ¹.

À quarante ans, il me semble que l'on peut faire le point et entrevoir en pointillé la ligne qui doit suivre. Et c'est peut-être aussi le but, indistinct encore, de cette tentative. Je ne le saurai vraiment que quand j'aurai fini.

* * *

C'est l'anniversaire de la mort de mon père ². C'est pourquoi je monte aujourd'hui au cimetière avec ces branches de clématite et de lavande dans les mains. Je te l'ai déjà dit : je n'ai plus de croyances et je n'ai plus de rites. Si je monte aujourd'hui au cimetière, c'est parce que je crois que les morts ne vivent que de la vie précaire de nos souvenirs, comme les vivants ne vivent que de l'existence qu'ils ont dans la conscience des autres.

Je t'ai peu parlé de mon père : nous ne nous sommes jamais, je crois, très bien entendus, très bien compris. Il était silencieux et secret et je ne cherchais pas à le comprendre. Je songe encore, avec des remords bien inutiles aujourd'hui, à ce jour où je lui ai refusé de taper une lettre. Il s'agissait de je ne sais trop quelle question militaire, dont il s'occupait. C'était entre les deux guerres et j'étais alors antimilitariste. Mon père avait gardé l'esprit des anciens combattants de l'autre

1. Née le 23 janvier 1909, elle a en fait quarante-trois ans en août 1952.

2. Georges Thomas, né en 1880, meurt le 31 juillet 1942 à l'hôpital de Meaux.

guerre (celle de 1914-1918 : on finit par en perdre le compte). C'était aussi un homme de droite et moi, j'étais devenue communiste, ou je croyais que je l'étais. Mais ce que je dois à mon père, c'est précisément de m'avoir donné la liberté de choisir, de m'avoir toujours laissé l'initiative et la responsabilité de mon choix. C'est pour que tu voies tout de suite le sens que ces clématites et ces lavandes ont pour moi.

Dans la même tombe, il y a ma vieille nourrice ¹. Elle est restée quarante ans chez nous et ne voulait pas avoir d'autre demeure que la nôtre. Je l'ai aimée et elle m'aimait autant qu'un être peut en aimer un autre. Elle aussi était silencieuse, et farouche, et fidèle, de ceux qui se donnent une fois et ne se reprennent jamais plus. En elle, je trouvais toutes les racines profondes de sa terre de Bretagne et je découvrais dans ses yeux pers, qui se fonçaient parfois comme la mer par coup de vent, toute une passion et une violence secrètes.

Cet amour que j'ai trouvé chez elle, cette vie qu'elle a menée pendant quarante ans auprès de nous, m'ont donné, dès mon enfance, le sens de l'égalité profonde des êtres. Ce n'est pas une connaissance que j'ai apprise du dehors, d'une façon intellectuelle. Je l'ai toujours sentie autour de moi comme une réalité évidente. Je trouvais ma nourrice bien supérieure à ces gens que je connaissais et qui auraient pu la considérer, par sa condition, comme inférieure à eux-mêmes. C'est pourquoi, je crois, je n'ai jamais eu le sentiment d'appartenir à une « classe ».

Cette clématite et ces lavandes, c'est pour elle aussi que je les porte.

Le portillon de fer a grincé et s'est ouvert sur un

1. Marie-Anne Cabon est enterrée dans le cimetière de Sainte-Aulde aux côtés d'Édith Thomas, de sa mère Fernande, de son père Georges et de sa tante maternelle Madeleine Annoni.

désert de soleil. Par-dessus le mur, on aperçoit la rivière et la plaine. Un merle siffle dans les acacias de la colline, au-delà.

Tous ces morts sont très paisibles, point du tout terrifiants. Il me paraît étrange qu'on ait accumulé tant d'angoisse autour d'eux, qu'on ait inventé pour eux tant de voyages et de tortures, tant de systèmes de récompenses et de compensations. Pour moi, entre ces murs pleins de soleil, la mort m'apparaît comme un retour à cette plaine, à ces collines et à ce merle qui siffle dans les acacias. Ça ne doit pas être difficile d'être mort. Ce qui est difficile, c'est d'être vivant.

Je suis redescendue par l'allée centrale où M^{lle} Grandin, jadis, s'est fait élever une majestueuse chapelle en concession perpétuelle. J'essaie de me rappeler ce que ma grand-mère me contait sur M^{lle} Grandin. Je ne m'en souviens plus. Et qui songe encore à elle ? Cette morte est bien morte. Des croix de fer à demi cassées sont peu à peu recouvertes du chiendent des collines. À peine peut-on saisir un nom sur une plaque : Alda (parce que la patronne du village, c'est sainte Aulde), Achille. Un soldat a été tué ici pendant la guerre (celle de 1939-1945). Son casque est pendu à la croix et sa veuve a parsemé sa tombe de fleurs de porcelaine, en souvenir.

Allons, qu'ils reposent tous en paix. Bons ou méchants, justes ou injustes, ils l'ont bien mérité. Mais moi, j'ai encore devant moi cette ligne en pointillé, et qui mène où ?

* * *

Je crois qu'on n'existe que dans la conscience des autres et pourtant personne plus que moi n'a le mépris de l'opinion d'autrui. Il y a là une contradiction que je voudrais bien m'expliquer, puisque c'est une expli-

cation que j'ai commencée ici, pour toi et pour moi-même.

Je n'ai pas cherché le scandale, et pourtant je l'ai suscité. Ah ! tu sais bien que ce n'est pas par mes aventures. Le scandale qu'on laisse aux femmes est celui de leurs expériences amoureuses. Cela m'importe peu et pour moi le scandale est ailleurs.

Par ma famille, tu le sais maintenant, j'appartiens à un milieu bourgeois, et plutôt de droite. Pourtant, je suis devenue communiste. Cela fit un petit remous dans le cercle étroit qui me connaissait. Je me suis fait peu à peu une certaine réputation de journaliste ou d'écrivain, dans le Parti. Je l'ai quitté avec éclat. Ainsi, par deux fois, j'ai scandalisé ceux pour qui j'existais, et bouleversé l'opinion qu'ils pouvaient avoir de moi. Quand je dis qu'on n'existe que dans la conscience des autres, encore faut-il préciser que « les autres » signifient seulement le choix de quelques-uns. Tu es de ceux-là et c'est pourquoi je voudrais me livrer à toi complètement. Quant aux autres, ils me sont aussi indifférents que ce sapin ou ce tilleul. Ils ne sont pas de la même espèce que moi et je pourrais rester dix ans à côté d'eux sans que nous nous connaissions davantage. D'une façon générale, d'ailleurs, je suis convaincue qu'on ne peut jamais se rejoindre que sur quelques points ; le sentiment d'appartenir à une même époque de l'histoire, par exemple, et d'avoir à son égard une commune responsabilité. Mais la partie de l'iceberg qui surmonte le niveau de la mer est peu de chose. Tout le reste, qui est submergé, est beaucoup plus intéressant. Et c'est précisément ce qui est incommunicable. Laissons cela.

Tu me diras sans doute que ce que je peux te livrer n'est que l'idée que je me fais de moi-même et que la conscience qu'on a de soi reste la dernière des illusions. Peut-être. Ne considère donc tout cela que comme une

pièce de mon procès, car nous sommes tous des accusés, tôt ou tard.

Tu me diras peut-être aussi que je me donne trop d'importance et que c'est beaucoup de vanité de ma part que de me consacrer à moi-même un récit. Je te répondrai que bien d'autres l'ont fait avant moi et, tout homme ou toute femme étant unique, son témoignage ne me laissera jamais indifférent. J'aimerais avoir ceux d'un berger ou d'un métallurgiste, d'un anonyme qui tailla les pierres de cathédrales ou d'un soldat quelconque de la Grande Armée.

Je sais aussi la complaisance que l'on met dans ces portraits en pied. D'elle aussi j'essaierai de me méfier.

* * *

J'écris au jour le jour, en relisant à peine ce que j'ai écrit la veille. Il sera toujours temps ensuite d'élaguer les redites. Mais puisque je suis en vacances, délivrée de la contrainte insupportable d'un travail qui me permet seulement de gagner ma vie, je veux écrire une ou deux pages chaque jour, pour me rappeler que j'ai passé parfois pour un écrivain. De ce moyen d'exister dans la conscience des autres, il ne me reste aussi qu'une illusion perdue. Rien n'a jamais rompu ma solitude ni, au fond de moi, le silence. Je me suis heurté vainement la tête contre les murs, comme une abeille contre une vitre. Mais personne n'a jamais pour moi ouvert la fenêtre et j'ignore, tout autant qu'il y a vingt ans, ce qu'il peut y avoir de l'autre côté.

* * *

C'est à quoi je songeais hier, assise sur le tronc d'un peuplier. C'est une clairière que j'aime bien, surtout au printemps, quand elle est couverte de jacinthes, de

primevères et d'anémones. Mais, en toutes saisons, elle est solitaire et presque sauvage, dans un pays qui l'est si peu. Un ruisseau qui coule à peine, des taillis surgis de vieux ormes abattus, et par-dessus, un ciel indécis. Pas une voix, rien. J'ai fermé les yeux pour mieux entendre les bruits dont est fait ce silence. Un grillon dans une éteule, l'aboïement d'un chien à la dernière ferme que j'ai laissée en haut du sentier et, au loin, par-delà les bois, un train qui roule au bout de la plaine.

Mon ombre est la même qu'il y a vingt ans. Je me suis seulement, de refus en refus, un peu plus durcie. Ce sont tous ces refus qui me mènent, aujourd'hui comme il y a vingt ans, à cette clairière. Je voudrais me les rappeler, car dans ces promenades où l'on est seul, il faut bien parler de quelque chose avec soi-même.